

SÉRIES D'ÉTÉ

UN LIVRE, UN FILM Chaque semaine, « Le Monde des livres » raconte l'histoire d'un ouvrage adapté au cinéma

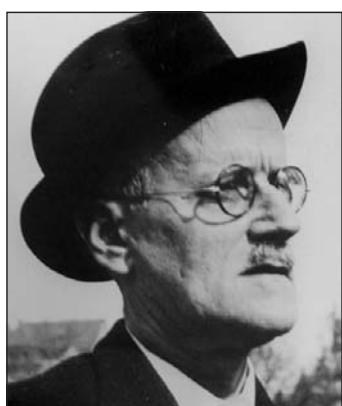
« GENS DE DUBLIN »

L'adieu bouleversant de John Huston

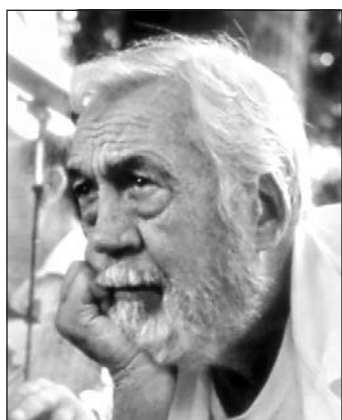
Le cinéaste américain est mort en août 1987, quelques semaines après la fin du tournage de cette adaptation de la dernière nouvelle du recueil « Dubliners » de James Joyce. Dédié à Maricela, son ultime amour, le film évoque un monde en voie de disparition

Sitôt achevée la vision de *Gens de Dublin* (*The Dead*), de John Huston, un trouble envahit certains spectateurs, comme un sentiment de déjà-vu, de déjà lu. Très vite reviennent alors en mémoire les lignes qui concluent *Les Morts*, la dernière nouvelle de *Dublinois* (*Dubliners*), de James Joyce : « *Où, les journaux avaient raison, la neige était générale sur toute l'Irlande. Elle tombait sur chaque partie de la sombre plaine centrale, sur les collines sans arbres, tombait doucement sur le marais d'Allen et, plus loin vers l'ouest, doucement tombait sur les sombres vagues rebelles du Shannon. Elle tombait, aussi, en chaque point du cimetière solitaire perché sur la colline où Michael Furey était enterré. Elle s'amoncelait drue sur les croix et les pierres tombales tout de travers, sur les fers de lance du petit portail, sur les épines dépouillées. Son âme se pâmait lentement tandis qu'il entendait la neige tomber, évanescence, à travers tout l'univers, et, telle la descente de leur fin dernière, évanescence, tomber sur tous les vivants et les morts.* »

Quelques instants auparavant, Gabriel Conroy avait écouté sa femme, Gretta, lui raconter le trouble qui l'avait envahie en entendant une vieille chanson irlandai-



James Joyce (1882-1941).



John Huston (1906-1987).

EXTRAIT

Gabriel n'était pas allé à la porte avec les autres. Resté dans un coin sombre de l'entrée il regardait vers le haut de l'escalier. Une femme se tenait presque au sommet de la première volée de marches, dans l'ombre également. Il ne pouvait voir son visage, mais pouvait voir les panneaux terre cuite et rose saumon de sa robe que l'ombre faisait paraître noirs et blancs. C'était sa femme. Appuyée sur la rampe, elle écoutait quelque chose. Gabriel était surpris de son immobilité et tendit l'oreille pour écouter lui aussi. Mais il ne pouvait guère entendre que le bruit des rires et des débats dont le perron était le théâtre, quelques accords plaqués sur le piano et quelques notes lancées par la voix d'un homme en train de chanter. Immobile dans les ténèbres de l'entrée, il tenta de saisir l'air que la voix chantait et levait les yeux

fluence de Flaubert et de Maupassant. Dans une préface fameuse écrite en 1921, Valéry Larbaud analysait ainsi *Les Morts* : « *C'est peut-être au point de vue technique la plus intéressante [des quinze nouvelles]; comme dans les autres, Joyce se conforme à la discipline naturaliste : écrire sans faire appel au public, raconter une histoire en tournant le dos aux auditeurs ; mais en même temps, par la hardiesse de sa construction, par la disproportion qu'il y a entre la préparation et le dénouement, il prélude à ses futures innovations, lorsqu'il abandonnera à peu près complètement la narration et lui substituera des formes inusitées et quelques fois inconnues des romanciers qui l'ont précédé : le dialogue, la notation minutieuse et sans lien logique des faits, des couleurs, des odeurs et des sons, le monologue intérieur des personnages, et jusqu'à une forme empruntée au catéchisme : question, réponse ; question, réponse.* »

Durant toute sa carrière, avec plus ou moins de bonheur, Huston a cherché à porter à l'écran des auteurs volontiers réputés inadaptés : *Moby Dick* (1956), d'après Herman Melville, *Les Racines du ciel* (*The Roots of Heaven*, 1958), d'après Romain Gary, *The Night of the Iguana* (*La Nuit de l'iguane*, 1964), d'après Tennessee Williams,

vaient une salle de bains, une salle à manger et un salon – salle de musique – salle de bal. Sur le côté avait été prévue une rampe permettant l'accès à l'étage.

Atteint d'emphysème, Huston se déplaçait le plus souvent en fauteuil roulant, avec sa bonbonne d'oxygène. Les compagnies d'assurances, inquiètes, n'avaient accepté de couvrir le tournage qu'à condition qu'un réalisateur de talent serve de doublure éventuelle à Huston. Le metteur en scène britannique Karel Reisz avait ainsi accepté de jouer le rôle de garant. Le scénario avait été écrit par le fils de John Huston, Tony.

Dédié à Maricela, l'ultime amour de Huston, *The Dead* est un film magnifique dans lequel un vieux cinéaste au seuil de la mort, en suivant presque à la manière d'un documentariste ces « gens de Dublin », dit adieu au cinéma et à la vie. Lorsque Gabriel aperçoit sa femme en haut de l'escalier écoutant *The Lass of Anghim*, Joyce écrit ceci : « *Il y avait de la grâce et du mystère dans son attitude, comme si elle était le symbole de quelque chose. Il se demanda ce qu'une femme, debout dans l'escalier, écoutant une lointaine musique, symbolise. S'il était peintre, il la représenterait dans cette attitude. Son chapeau de feutre bleu ferait ressortir*



Gretta Conroy est interprétée par Anjelica Huston (au centre). A gauche avec ses tantes. A droite avec son mari, Gabriel Conroy.

se. Elle s'était alors souvenue de son amour de jeunesse pour Michael Furey. « *Je pense qu'il est mort pour moi* », avait-elle dit à son mari. Une « *terreur vague* » s'était emparée de Gabriel, constatant la faillite de sa vie. « *Il n'avait jamais lui-même rien éprouvé de tel pour une femme, mais il savait qu'un tel sentiment devait être de l'amour* », écrit Joyce, ajoutant : « *Son âme s'était approchée de cette région où demeurent les vastes cohortes des morts. Il avait conscience de leur existence capricieuse et vacillante, sans pouvoir l'appréhender. Sa propre identité s'effaçait et se perdait dans la grisaille d'un monde impalpable : ce monde bien matériel que ces morts avaient un temps édifié et dans lequel ils avaient vécu était en train de se dissoudre et de s'effacer.* »

« *Snow is falling... Falling in that lovely churchyard where Michael Furey lies buried. Falling faintly through the universe and faintly falling... like the descent of their last end... upon all the living and the dead.* »

Comme la nouvelle de Joyce, le film s'achève sur le mot « *dead* ». Ce sera aussi le mot de la fin pour Huston, dont la carrière a commencé quarante-six ans plus tôt, en 1941, avec *Le Faucon maltais* (*The Maltese Falcon*). Il meurt dans sa maison de Newport quelques semaines après la fin du tournage de *The Dead*, dans la nuit du 27 au

28 août 1987, à l'âge de 81 ans. Six jours plus tard, avant d'être ovationné, le film sera projeté en ouverture de la Mostra de Venise.

Pendant qu'il tournait *The Dead*, Huston avait expliqué au *Monde* son admiration pour Joyce : « *C'est l'écrivain qui a été le plus déterminant dans ma vie. Ulysse a ouvert les fenêtres, et la lumière est entrée. C'est le premier livre de lui que j'ai lu. Ma mère m'en avait apporté un exemplaire de la Shakespeare Press de Paris. J'avais vingt et un ans, je venais de me marier... et c'est ma femme qui m'a lu Ulysse à haute voix. L'impact a été énorme. J'ai voulu tout lire de Joyce. Avant et après Ulysse. De Dublinois à Finnegans, dont je ne comprends pas tout, mais ce n'est pas nécessaire de tout comprendre. Le style de Dublinois est d'une clarté absolue. Limpide. Les nouvelles de Joyce sont à l'Irlande ce que celles de Tchekhov sont à la Russie. Ça m'étonnerait que Joyce n'ait pas été influencé par Tchekhov. Je crois bien qu'il le dit lui-même quelque part.* »

« *Nous savions tous que Gens de Dublin serait sa dernière œuvre, se souvient sa fille, l'actrice Anjelica Huston, qui interprète magnifiquement le rôle de Gretta Conroy dans le film. Il était déjà malade, mais il n'a pas manqué un seul jour. Ce film était très important pour lui. La critique Pauline Kael avait écrit à l'époque qu'il lui était devenu plus facile de réaliser des films que de respirer. Cela se voit dans le film, tant il est fluide.* »

Dublinois, recueil de quinze nouvelles, a été achevé en 1907 et



vers sa femme. (...) On ferma la porte d'entrée ; et Tante Kate, Tante Julia et Mary Jane traversèrent le vestibule, riant encore. (...)

Gabriel ne dit rien, mais leur désigna dans l'escalier l'endroit où se trouvait sa femme. Maintenant que la porte d'entrée était fermée, on entendait plus clairement et la voix et le piano. Gabriel leva la main pour qu'elles fissent silence. La chanson semblait être dans la tonalité de l'ancienne musique irlandaise et le chanteur semblait aussi peu sûr des paroles que de sa voix.

Les Morts, in *Dublinois*, traduit de l'anglais (Irlande) par Jacques Aubert, Gallimard, « Folio », n° 2439, p. 330-331.

publié en 1914, après bien des difficultés. La dernière nouvelle, intitulée *Les Morts*, met en scène, comme les quatorze autres, des hommes et des femmes de Dublin. Jamais peut-être mieux que dans ce recueil l'atmosphère d'une ville n'a été rendue. L'intrigue des *Morts* est très simple : à Dublin, au début du mois de janvier 1904, deux vieilles demoiselles, deux sœurs, Kate et Julia Morkan, et leur nièce, Mary Jane, organisent leur bal annuel. Parmi les invités, leur neveu, Gabriel Conroy, et sa femme, Gretta. On parle de tout et de rien. On danse. Des chansons,

des discours, des poèmes scandent cette agréable réunion irlandaise. On boit. On commence à mesurer le poids des ans. Passions retenues, blessures cachées, l'avenir de l'Irlande en toile de fond. Les invités commencent à partir lorsque, soudain, en haut d'un escalier, Gretta s'immobilise en entendant le ténor Bartell d'Arcy chanter la ballade *La Fille d'Anghrim*. Celle-là même que lui chantait Michael Furey...

Au moment de la publication de cet ouvrage, le premier en prose de l'auteur d'*Ulysse*, les critiques avaient notamment évoqué l'in-



Reflections in a Golden Eye (*Reflets dans un œil d'or*, 1967), d'après Carson McCullers, *The Man Who Would Be King* (*L'Homme qui voulut être roi*, 1975), d'après Rudyard Kipling, *Wise Blood* (*Le Malin*, 1979), d'après Flannery O'Connor, et *Under the Volcano* (*Au-dessous du volcan*, 1984), d'après Malcolm Lowry. Mais, jamais comme dans *The Dead*, il n'avait réussi à « *coller* » à ce point à l'œuvre d'un écrivain. Au point qu'en regardant certaines séquences du film on se dit que l'on pourrait presque lire la nouvelle de Joyce et en regarder simultanément les images.

C'est en 1952, écorché par les ravages du maccarthysme à Hollywood, que Huston avait décidé de s'installer en Irlande avec sa troisième épouse, son fils aîné Anthony et sa fille Anjelica. En 1955, il avait acheté pour 10 000 livres le petit château de Saint Clerans (Craughwell). Il en fit un véritable musée où des œuvres de Toulouse-Lautrec, Soutine, Juan Gris, Utrillo ou Monet côtoyaient des sculptures mexicaines rarissimes. Très vite, il eut envie de porter à l'écran *The Dead*, mais il lui fallut attendre 1987 pour commencer le tournage dans les studios de Valencia, en Californie. Seules les scènes extérieures – au demeurant fort rares – sont tournées à Dublin.

Pour l'essentiel, le décor du film était construit en deux parties : le rez-de-chaussée d'une maison bourgeoise, comprenant un vestibule, une entrée et un demi-escalier ; le premier étage, où se trou-

vaient une salle de bains, une salle à manger et un salon – salle de musique – salle de bal. Sur le côté avait été prévue une rampe permettant l'accès à l'étage.

Atteint d'emphysème, Huston se déplaçait le plus souvent en fauteuil roulant, avec sa bonbonne d'oxygène. Les compagnies d'assurances, inquiètes, n'avaient accepté de couvrir le tournage qu'à condition qu'un réalisateur de talent serve de doublure éventuelle à Huston. Le metteur en scène britannique Karel Reisz avait ainsi accepté de jouer le rôle de garant. Le scénario avait été écrit par le fils de John Huston, Tony.

Huston confiait : « *Joyce est l'écrivain qui a été le plus déterminant dans ma vie* »

« *Son âme se pâmait lentement tandis qu'il entendait la neige tomber, évanescence, à travers tout l'univers, et, telle la descente de leur fin dernière, évanescence, tomber sur tous les vivants et les morts* »...

Franck Nouchi

★ La traduction de *Dubliners* utilisée pour cet article est celle de Jacques Aubert (préface de Valéry Larbaud, Folio, Gallimard).

On ne saurait trop conseiller, pour comprendre l'œuvre de Joyce, la lecture de *James Joyce et la création d'« Ulysse »*, de Frank Budgen (Denoël, 336 pages, 20 €). *Le Monde* proposera dès la rentrée de septembre un DVD de *Gens de Dublin*, de John Huston.